

les œuvres à la religion, et gardent le cœur pour le monde. Les autres vivant, selon leur esprit, dans une excessive sévérité ou dans une molle indulgence, se font une dévotion d'humeur et de naturel, et se rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent servir Dieu comme il leur plaît, et non pas comme il leur ordonne. Plusieurs quittent leurs devoirs essentiels pour des nouveautés superstitieuses, et mettent à la place des commandemens de Dieu les méthodes et les traditions des hommes.

La reine s'est sauvée de ces défauts, Messieurs; et nous avons vu dans sa conduite une dévotion solide et selon les règles; cherchant les connaissances nécessaires, et fuyant une vaine et dangereuse curiosité; donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devait à l'exemple; donnant à sa propre sanctification ce qu'elle devait à sa conscience; se mettant au-dessus de la coutume quand elle était contraire à la loi; ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de difficile pour son salut; attachée à tous ses devoirs, comme si elle n'en eût eu qu'un seul à remplir: humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'Esprit de Dieu, établie sur ses vérités, et réglée par ses préceptes.

Comme tous ces préceptes se réduisent à aimer Dieu et le prochain; que c'est à ces deux points que se rapportent toute la loi et toute la discipline des prophètes, et que toutes les bonnes œuvres, selon l'expression de saint Augustin (1), sont l'ouvrage de la seule charité, parce que c'est d'elles que naissent les pensées pures, les bons desirs et les actions saintes, et que toutes les vertus chrétiennes sont ou les fruits ou les offices de celle-là; voyons, Messieurs, quel fut sur ce principe l'esprit et la piété de la reine.

(1) Aug. in Ps. 29.

Une parfaite docilité d'esprit et de cœur, un désir sincère de sa perfection et de son salut, une intention générale d'obéir et de plaire à Dieu, c'était là le fond de son ame. On exhorte les autres à faire le bien; il suffisait de le proposer à cette princesse. Vous nous attirez par vos promesses; vous nous faites craindre vos jugemens, mon Dieu. C'était assez de lui faire connaître vos volontés; et ce que nous faisons par obligation et avec peine, elle le faisait par son inclination et par votre amour.

Nous l'avons vue, sur un simple avertissement, pratiquer à la rigueur toute l'austérité des jeûnes et des abstinences, et se priver de certains adoucissements que les privilèges et les coutumes de son pays lui avaient fait regarder comme permis, et que la flatterie lui avait même conseillés comme nécessaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour son salut comme autant de lois qu'on lui imposait, persuadée que tout chrétien doit obéir à la vérité, et chercher toujours avec Jésus-Christ ce qui est plus agréable à son Père: *Quæ placita sunt illi facio semper* (1).

De là venait cette délicatesse de conscience qui lui faisait peser toutes ses actions au poids du sanctuaire: de là ces fréquentes et soigneuses recherches, jusque dans les replis les plus secrets de son ame, pour y découvrir les moindres desirs que l'esprit du siècle et l'amour-propre y pouvaient cacher: de là ces saintes joies ou ces tristesses salutaires qu'on a si souvent remarquées sur son visage à la fin de ses oraisons et de ses retraites, selon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyait avoir fait dans les voies de Dieu: de là ces confessions réitérées, qui marquaient que dans son cœur contrit et humilié elle sentait le poids des fautes même les plus pardonnables et les

(1) Joan. 8.

plus légères ; de là venait enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de son état, et d'étendre sa charité au delà même de ses devoirs.

Ames tièdes, qui ménagez votre timide et avare piété, et qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut ; ames lâches, à qui le péché pèse moins que la pénitence, venez ici vous confondre : ou plutôt, ames pures qui portez le joug du Seigneur, et qui marchez dans les sentiers de ses commandemens et de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtait tout le goût des plaisirs du siècle. La figure du monde, dont parle l'Apôtre (1), passait devant ses yeux sans s'y arrêter ; et dans ses divertissemens mêmes il y avait non-seulement de la dignité, mais encore du christianisme. Au milieu des jeux et des assemblées où l'ame se dissipe et s'évapore ordinairement, la sienne se recueillait en elle-même ; et tant d'objets de vanité qui se répandent autour des trônes, étaient des sujets de réflexions pour sa piété, et non pas des sources de distractions pour ses prières.

Avec quel empressement allait-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son oratoire, et présenter à Jésus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer et pour le bénir ! C'est là qu'elle portait sa reconnaissance et sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre. C'est là qu'elle répandait ses larmes et sa tendresse, soit dans la perte de ses enfans, que le Ciel lui donna pour accomplir ses desirs, et lui ôta pour éprouver sa résignation ; soit dans l'absence du roi, lorsque l'ardeur de son courage et les besoins de l'Etat l'engageaient à ces expéditions militaires où il achetait par ses propres périls sa réputation et sa gloire ; soit dans ces

(1) 1 Cor. vii. 31.

inquiétudes et dans ces peines secrètes que la providence de Dieu, pour le salut de ses élus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Mais ne sondons pas ce qui se passait entre Dieu et elle. Les gémissemens de la colombe doivent être laissés à la solitude et au silence, à qui elle les a confiés. Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ ; et il suffit de dire, à la gloire de cette princesse, que tout servit à son salut, et que le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qu'elle aima toujours également, la soutint et dans les douceurs et dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de la religion. Quelle mission y a-t-il eu qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits ? Quelles conversions a-t-elle apprises, dont elle n'ait eu la même joie que les anges en ont dans le Ciel, selon la parole de l'Évangile (1) ? Dès qu'on ouït gronder l'orage qui vient de fondre sur l'Empire et sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses dévotions ordinaires une heure d'oraison par jour ? Ne dit-elle pas plusieurs fois : « Qu'étant chrétienne sur toutes choses, elle craignait encore plus pour sa religion que pour sa maison ? » Et peut-être que ce coup du Ciel qui vient de dissiper ce gros nuage, et d'arracher la couronne des empereurs des mains presque des infidèles, est un effet des intercessions de cette princesse.

Ce zèle qu'elle avait pour la foi de Jésus-Christ lui faisait admirer tout ce que le roi faisait pour elle. C'était là comme le centre de cette vive et constante tendresse qu'elle nourrissait pour lui dans son cœur. Qu'il était grand, et qu'il lui paraissait aimable, quand par la sévérité de ses lois il arrêtait la licence

(1) Luc. 15.

et l'impiété ; quand, à l'exemple de ces princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'Écriture, il abattait les hauteurs, je veux dire les temples que l'hérésie avait élevés sur les débris de nos autels ; quand il rétablissait le culte de Dieu dans ses conquêtes, et que, marchant sur ces remparts qu'il venait de foudroyer, il allait lui offrir pour premier hommage, aux pieds de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avait cueillis ! Quel était le cœur de la reine en ces occasions, où l'intérêt de l'Église était joint à celui de l'Etat, et où l'amour de Dieu et l'amour du roi n'étaient presque qu'une même chose !

Que ne puis-je vous la représenter dans les pratiques du christianisme ! Quel spectacle plus édifiant que de la voir dans les églises, et très-souvent dans sa paroisse, plus remarquable encore par sa vertu que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du pasteur, et ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement et son application à la prière ?

Suspendez pour un temps votre douleur, fidèles et désolés domestiques de cette princesse, et rendez ici témoignage à la vérité. Dès qu'elle entrait dans la maison de Dieu, n'oubliait-elle pas qu'elle était reine ? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux, ou par une parole indiscrette ? Dans les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlans, vous êtes-vous jamais aperçus de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ses oraisons ? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même ? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtisans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnait de la sienne, inspirer des sentimens de religion aux âmes les plus dérégles, et les retenir dans le silence et dans le devoir, moins par le respect de sa dignité que par l'exemple de sa modestie !

Les événemens d'une régence tumultueuse, la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, des vertus brillantes et presque mondaines, frapperaient peut-être davantage vos esprits : mais je ne viens pas vous surprendre par des actions extraordinaires ; je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles paraissent, ne laissent pas d'être héroïques.

Avec quelle soumission écoutait-elle la parole de Dieu ! On lisait dans son cœur l'impression qu'elle y faisait, et le fruit qu'elle y devait faire : pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et que son ame fût nourrie, elle demeurait satisfaite. Dans nos sermons, mes Frères, elle cherchait ses défauts, elle nous pardonnait les nôtres ; et pour toucher nos auditeurs, avouons-le, sa présence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel respect enfin n'avait-elle pas pour tout ce qui regarde Jésus-Christ, pour ses saints, pour ses autels, pour le chef visible de son Église, pour ses prêtres ! prêtres que les gens du monde n'estiment ordinairement que par leur qualité, ou par les revenus de leurs bénéfices, et que les grands regardent quelquefois comme les moins importans, et les moins utiles de leurs domestiques, avilissant ainsi le sacerdoce de Jésus-Christ, et passant insensiblement du peu d'estime pour le ministre au peu de respect pour le ministère.

C'était de leurs mains qu'elle recevait le corps et le sang du Fils de Dieu : voilà la source de son respect. Comme c'est de cette nourriture céleste que l'âme chrétienne tire sa force, sa consolation et sa charité, la reine se disposait à profiter de ces avantages. Quoiqu'elle approchât souvent des autels, c'était religion et non pas coutume. Elle communiait avec autant de pureté que si elle eût communié tous les jours, avec autant de préparation que si elle n'eût

communé qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainsi dire, des sacrés mystères, ne faisait que la rendre plus respectueuse et plus circonspecte; et l'usage fréquent qu'elle en faisait, toujours humble et toujours tremblante, ne diminuait pas sa ferveur, et redoublait sa reconnaissance. Elle s'éprouvait, elle se corrigeait, elle veillait sur elle-même, à l'imitation de cette merveilleuse femme dont parle l'Écriture; « Elle visitait tous les endroits de sa maison, et ne mangeait pas son pain dans l'oisiveté (1); » travaillant tantôt à humilier sa grandeur par des abaissemens volontaires, tantôt à soumettre sa volonté à des complaisances difficiles, souvent à réprimer par sa patience ses vivacités naturelles, et toujours à secourir le prochain dans ses nécessités et dans ses peines.

C'est ici, Messieurs, que s'ouvre une matière nouvelle à mon discours, et que j'ai besoin que l'Esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, élève mon esprit et ma voix pour louer les miséricordes qu'il a faites, et celles qu'il a inspirées à cette princesse. Deux choses endurent ordinairement le cœur des riches et des puissans du siècle à l'égard des pauvres : l'orgueil de la condition, et la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministères qui sont honnêtes, mais qui ne paraissent pas honorables; et, comme ils sont à couvert de la plupart des misères humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'Écriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, et d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté et de ses peines.

C'était là, Messieurs, le caractère de la reine. Ces dédains, ces dégoûts, que le respect assidu des grands et l'abaissement des petits ne produisent que trop

(1) Consideravit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit. *Prov.* 31

souvent dans l'ame des princes, ne rebutèrent jamais le malheureux ni l'indigent, lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jésus-Christ souffrant fut l'objet de sa compassion et de son estime, et sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avait données à son pouvoir ou à ses desirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère ! Monastères qui n'avez que la croix de Jésus-Christ pour possession et pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, et que rien ne manque à ceux qui le craignent ! Combien de troupes de malades assista-t-elle ! Combien de jeunes filles fit-elle élever dans des communautés de vierges chrétiennes ! Combien de communautés même fit-elle subsister par ses pensions et par ses bienfaits ! Qui pourrait raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité, et découvrir tout ce que son humilité nous en a caché ?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ses actions ? Voyons-la dans ces hôpitaux où elle pratiquait ses miséricordes publiques, dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidens de la vie humaine, où les gémissemens et les plaintes de ceux qui souffrent remplissent l'ame d'une tristesse importune, où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance, où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens : c'est là que s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature, pour satisfaire à sa charité, au péril

de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes et des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit et des secours pour la conscience.

Compagnes fidèles de sa piété, qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchait dans cette pompe chrétienne : plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, et plus glorieuse, lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourans, elle participait à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de trophées victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenait part à la gloire et aux triomphes de son époux.

Admirez, femmes riches, et tremblez, dit le prophète (1), vous qui, par des dépenses folles et excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres de quoi fournir à vos vanités et à votre luxe; vous qui frémissez à la vue d'un hôpital; qui faites servir votre délicatesse de prétexte à votre dureté, et qui bien loin de soulager les maux de tant de personnes affligées, affectez de les ignorer.

Mais ce qui couronne la vie de cette princesse, c'est qu'elle fut toujours égale : mêmes vertus, mêmes retraites, mêmes prières, même usage des sacremens, mêmes principes, mêmes règles. La grâce l'excitant, la grâce la soutenant, elle demeurait en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeurait en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse, et sa ferveur se renouvela par tout ce qui devait, ce semble, la ralentir. Occupations, divertissemens, devoirs publics, nécessité et servitudes de la royauté, rien ne put lui faire perdre la suite de ses oraisons. Elle savait racheter

(1) *Obstupescite, opulentæ, et conturbamini. Isa. 32. 11.*

le temps, selon le conseil de l'Apôtre (1), et reprendre sur son sommeil les heures qu'on avait dérobées à sa retraite. Où trouvait-elle du repos dans les fatigues des voyages, sinon dans les cloîtres, au pied des autels? Et qui de nous ne l'a pas vue se délasser dans ses exercices de piété, et ménager si bien son temps, que sans retarder les desseins du roi, et sans rien omettre de ses dévotions, elle avait toute la complaisance qu'une femme doit à son époux, et toute la fidélité qu'une chrétienne doit à Dieu?

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi persévérante de la reine. Vous l'avez dit, mon Dieu (2): « Qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé; » et vous l'avez fait, en donnant votre couronne et votre salut à cette princesse prédestinée. Vous l'avez prise au milieu de ses satisfactions, de son bonheur et de sa joie; et vous avez pourtant trouvé son cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu; nous adorons vos jugemens, et nous reconnaissons vos miséricordes : la confiance qu'elle avait en vous ne devait être affaiblie par aucune crainte, et l'innocence de sa vie valait bien la pénitence des mourans.

La reine avait passé ses jours avec la même attention à son salut qu'on a d'ordinaire à sa dernière heure. Hostie vivante de Jésus-Christ, elle avait dressé de ses propres mains le bûcher où elle devait consommer son sacrifice; et il était juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte loi, faites-nous sentir que nous mourrons long-temps avant de mourir. Qu'un prophète nous vienne dire de votre part : « Mettez ordre à votre maison; car votre heure dernière approche (3). »

(1) *Ephes. 5. Coloss. 4. — (2) Matth. 10.*

(3) *Isa. 38. 1.*

Menez-nous pas à pas à la mort ; et , pour expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre ame ait le temps de se purifier par la tribulation et par la patience d'une maladie ; et que l'image de la mort et la crainte de vos jugemens venant à remuer nos cœurs , excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui restait-il, Messieurs, à demander au Ciel, ou désirer sur la terre ? Elle voyait le roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, et ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tous par sa gloire, et par sa modération au-dessus de sa gloire même.

Elle voyait en vous, Monseigneur, tous ses vœux accomplis. Ce caractère de grandeur et de bonté, de modération et de courage, de justice et de religion ; ce respect que le roi vous inspira toujours pour elle, cette soumission qu'elle vous inspira toujours pour le roi, ces vertus de tous les deux unies ensemble, qui vous font regarder comme l'image de l'un et de l'autre ; cette union si pure et si tendre avec cette auguste princesse que le Ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la reine, et pour nous représenter sa grandeur et sa piété ; ces bénédictions que Dieu a répandues et qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie et de consolation pour elle. Que son cœur fut touché, lorsqu'elle vous vit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les règles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du roi et à les donner à ses armées ; capable de faire exécuter ses grands desseins et de suivre ses grands exemples ; fait pour obéir à lui seul et pour commander au reste du monde ! Dieu voulut que ce fût là sa dernière joie heureuse d'avoir vu jusqu'où

peut aller votre gloire, sans être exposée à ces craintes que pouvait lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvait-elle espérer après sa mort ? La surprise et l'effroi, puis les regrets et la douleur des peuples ; les monumens dressés à sa gloire, les prières et les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voix publique, ses bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fidèles ; tout relève, tout bénit sa mémoire. Vous-même ; grand roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée, vous avez dit : « Je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui de l'avoir perdue ; » et si parmi les joies du Ciel il reste encore aux saintes ames quelques sentimens pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci ; et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, et ceux qu'on rend à sa mémoire, sont d'inutiles et faibles secours : ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette princesse, c'est l'assurance de son salut. C'est aussi ce qui doit nous instruire, Messieurs, et nous faire prévoir nos dangers. Après un reste de malheureux jours, « une nuit vient, dit le Fils de Dieu, où personne ne peut travailler : » *Venit nox quando nemo potest operari* (1). Un aveuglement volontaire, qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténèbres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop, ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'im-

(1) Joan. 9.

portance du passé ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacremens sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de vaines espérances de salut, et l'on est mort avant qu'on ait aperçu qu'on pouvait mourir.

Quand il luiroit quelque rayon de connaissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repait des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine; et, dans ces malheureux momens où l'on ne peut ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu, avec le desespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le Ciel, Messieurs, que nous prévenions ces dangers; et que si nous n'avons pas, comme la reine, les mérites d'une vie pure et innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir, par le mérite du sang de Jésus-Christ, la gloire qu'elle possède et que je vous souhaite!

ORAIISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE MICHEL LE TELLIER,
CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE;

Prononcée dans l'Eglise de l'hôtel royal des Invalides le
22 mars 1686.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hæreditatem, ut viderent omnes filii Israel, quia bonum est obsequi sancto Deo.

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à sa vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre: sa postérité a recueilli son héritage, afin que les enfans d'Israel connaissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint.

Au livre de l'Ecclésiastique, c. 46.

A quel dessein, Messieurs, êtes-vous assemblés ici, et quelle idée avez-vous de mon ministère? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et des dignités de la terre, et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mystères, pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie? Oserais-je, à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siècle, et, dans un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très-haut et